



## La Révolution française

Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française  
**Les massacres aux temps des Révolutions**

---

### La mort ou la victoire

Violence pendant les sièges de Saragosse (1808-1809)

*Death or victory. Violence in Saragossa during the sieges (1808-1809)*

**Pedro Rújula**

Traducteur : Marie Salgues

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/213>

ISSN : 2105-2557

#### Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

#### Référence électronique

Pedro Rújula, « La mort ou la victoire », *La Révolution française* [En ligne], Les massacres aux temps des Révolutions, mis en ligne le 13 janvier 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/213>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© La Révolution française

---

# La mort ou la victoire

Violence pendant les sièges de Saragosse (1808-1809)

*Death or victory. Violence in Saragossa during the sieges (1808-1809)*

Pedro Rújula

Traduction : Marie Salgues

---

« Le 3 août arriva, et puis les jours suivants. Les bombes pleuvaient sur l'hôpital, où se trouvaient blessés, malades et enfants trouvés et qui était également la cible des tirs ennemis. Tous se précipitaient pour les sauver, avec une constance égale, un même courage et un patriotisme identique. Beaucoup assistaient au pillage et à l'incendie de leur maison par l'ennemi. Tous se retrouvaient à court de nourriture et de poudre, toute privation leur semblait légère, ils ne perdirent jamais espoir et leur cœur ne désirait pas autre chose que *la mort ou la victoire*. Les riches s'enorgueillissaient de n'avoir plus que le seul vêtement qu'ils portaient et le fusil avec lequel ils défendaient leur patrie ; les plus petites gens ne pensaient plus à eux ni à la subsistance future de leurs enfants innocents mais ne songeaient qu'à la vengeance. Le monde ne connaît ni ne connaîtra beaucoup d'exemples de ce merveilleux héroïsme »

<sup>1</sup>.

- 1 L'officier du génie Jacques Belmas affirmait dans ses *Journaux des sièges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule...* que la guerre d'Espagne était une « guerre à part », notamment à cause des « atrocités qui l'ont accompagnée »<sup>2</sup>. Le baron Rogniat signalait la « singularité » du siège de Saragosse en relevant « la constance et l'opiniâtre bravoure des deux partis, qui rendirent longtemps la victoire indécise ». Le capitaine François-Frédéric

Billon, qui avait participé aux deux sièges, affirmait quant à lui : « La prise de Saragosse est le fait le plus éclatant de toute la guerre d'Espagne ; il fut aussi le plus mémorable et le plus meurtrier de tous les sièges qui ont eu lieu dans l'histoire »<sup>3</sup>. Par-delà le mythe teinté de romantisme et l'importance excessive concédée aux actions individuelles, il est indéniable qu'à Saragosse l'avancée des troupes impériales se figea dans l'affrontement brutal qui les opposa à la population de ce territoire, qui s'était dotée d'une organisation et avait des raisons de résister après l'effondrement de la monarchie espagnole. Dans les prochaines pages, je tenterai de mettre en lumière les causes et les circonstances de ce choc particulièrement virulent.

## L'affrontement dans la vallée

- 2 Les troupes impériales qui entrèrent dans la Péninsule ibérique à la fin de 1807 le firent par la partie occidentale des Pyrénées, en s'appuyant sur la ville de Burgos dans leur déplacement vers l'ouest. Par la suite, quand le nouvel objectif devint l'occupation de la Péninsule, une autre armée traversa les Pyrénées par la partie orientale sous le prétexte de se rendre à Cadix<sup>4</sup>. Elles n'allaient pas tarder à prendre les citadelles de Pampelune et Barcelone. Afin de consolider l'avancée des deux armées, il était nécessaire qu'elles se rejoignent en se rendant maîtresses de la Vallée de l'Ebre<sup>5</sup>. Au centre de cette dépression, contrôlant tous les mouvements et dominant le territoire, au milieu d'une plaine et sans autre fortification que la faible protection qu'offraient les murs en terre de ses nombreux couvents, se trouvait Saragosse<sup>6</sup>.
- 3 La nuit du 24 mai 1808, les paysans de Saragosse s'étaient rebellés contre l'autorité du capitaine général, soupçonné de collaborer avec les Français, et ils avaient donné l'assaut au palais de la Aljafería où étaient gardés les fusils, pour les distribuer à la population<sup>7</sup>. Quand ils apprirent que les troupes impériales avaient quitté Pampelune pour marcher sur leur ville, ils décidèrent de ne plus attendre. 5000 hommes, mal armés et encore moins bien instruits, mais portés par leur enthousiasme, partirent à leur rencontre. Le premier affrontement, qui eut lieu à près d'une centaine de kilomètres, à Tudela, fut un désastre. Le second, à Mallén, n'alla guère mieux. Finalement, le 12 juin, à Alagón, tout à côté de Saragosse, ils connurent leur troisième défaite en moins d'une semaine.
- 4 Saragosse se retrouvait à la merci des troupes impériales du général Lefebvre-Desnouettes. Ses soldats, s'ils ne constituaient pas le meilleur de l'armée à ce moment-là, jouissaient d'un énorme prestige. Une énergique démonstration de force allait sans doute être suffisante pour que cette ville proche de l'Ebre, dénuée de structures défensives, ouvre ses portes à l'armée impériale. D'autant plus que les militaires espagnols avaient abandonné la ville en n'y laissant que des civils. L'assaut, donné par trois colonnes, eut lieu le 15 juin.
- 5 Théoriquement, cela aurait dû être une espèce de grande représentation théâtrale avec la mise en scène d'une force imparable de la part des troupes impériales et celle de l'impossible défense du côté des défenseurs. Pourtant, les civils de Saragosse, ignorants de la plupart des usages militaires et des grandes représentations guerrières – que personne ne leur avait inculqués –, évaluèrent véritablement en termes d'attaque et de défense ce qu'ils avaient sous les yeux, se disposant alors à affronter les troupes lancées contre Saragosse. « Le désordre était à son comble dans la ville – note Belmas – ; cependant les moines parvinrent à triompher de la terreur générale, et à ramener le peuple sur

l'enceinte. On se mit à barricader les portes et les rues, à percer des créneaux dans les murailles, à placer de l'artillerie sur les principales avenues. Les maisons se couronnèrent de gens armés, et la foule se pressa dans les rues pour apporter des munitions et secourir les blessés »<sup>8</sup>. De cette façon, ils parvinrent à freiner l'assaut et attaquèrent avec férocité les soldats qui avaient réussi à entrer dans cette ville labyrinthique ; ceux-ci furent repoussés à l'extérieur et durent se retirer. « Cette affaire exalta au plus haut point le courage des Saragossains, et leur fit comprendre que s'ils ne pouvaient résister en ligne aux troupes françaises, ils seraient invincibles derrière leurs murailles »<sup>9</sup>.

- 6 Lefebvre-Desnouettes, quelque peu surpris par cette réaction, allait devoir modifier sa stratégie pour prendre la ville en la soumettant à un siège dans les plus parfaites règles de l'art. Que s'était-il donc passé ? Comment expliquer cette défense désespérée menée par des civils ? Et l'armée, où était donc l'armée espagnole ?

## Tout avait commencé bien avant

- 7 En réalité, les clés du comportement de Saragosse sont à chercher plusieurs mois auparavant. En mars 1808, lorsque parvinrent en ville les nouvelles de la révolte qui avait eu lieu à Aranjuez et de la chute de Godoy, un énorme tumulte étudiant se produisit<sup>10</sup>. Là, sous le regard complaisant du public, on brûla le portrait de Godoy et on promena l'effigie du prince Ferdinand en criant vive le roi. Quelques jours plus tard, quand l'abdication du roi Charles IV et la proclamation de Ferdinand VII furent officielles, la joie fut de nouveau visible dans les rues. Saragosse, en manifestant son appui à Ferdinand, se révéla être une ville où dominaient les attitudes les plus immobilistes. L'influence d'un clergé omniprésent, qu'un seul regard sur les multiples églises et couvents de la ville permettait d'imaginer, était très grande non seulement dans le domaine matériel, mais aussi de par son réseau social et dans la vie quotidienne de la ville. Dans la continuité parfaite de cette emprise, les *labradores* – petits propriétaires des plaines fertiles de Saragosse – étaient le principal rouage de la vie des différentes paroisses qui constituaient la ville<sup>11</sup>. Une bonne part de la noblesse aragonaise avait également manifesté son rejet des réformes de Godoy, maintenant des liens beaucoup plus serrés avec les secteurs qui défendaient les anciens privilèges. Localement, le clergé, les *labradores* et une bonne partie de la noblesse constituaient la base fondamentale sur laquelle s'appuyaient les partisans de Ferdinand à Saragosse.
- 8 La concorde entre la ville et le nouveau souverain Ferdinand VII semblait solide, et on suivit donc avec beaucoup d'intérêt tout ce qui se passait à Madrid. Le nouveau règne naquit sous les meilleurs augures que des prières publiques et des rosaires diffusèrent dans les églises et dans les rues. On annonça ensuite aux habitants le départ du roi pour Bayonne, en augmentant les chances de succès de sa rencontre avec Napoléon par des messes et des litanies dans toutes les églises de la ville. La politique était codifiée et relayée par l'Église. Le message de soutien à Ferdinand VII était clair, unidirectionnel, incontesté<sup>12</sup>.
- 9 La tension monta d'un cran au début du mois de mai quand on apprit qu'à Bayonne les Bourbons avaient été détrônés et que Joseph I<sup>er</sup> était le nouveau roi d'Espagne, par la volonté de Napoléon. Un membre de la noblesse aragonaise provinciale, qui était resté jusque-là en contact avec Ferdinand VII, arriva à Saragosse. Appartenant à la *Guardia de Corps*, José de Palafox resta caché dans une propriété en dehors de la ville. Pendant plusieurs jours, les réunions se succédèrent chez quelques notables et, finalement, le 24,

les *labradores* décidèrent d'agir, s'emparèrent des armes et proclamèrent Palafox capitaine général d'Aragon<sup>13</sup>.

- 10 C'est alors que commence une troisième phase de la mobilisation. Les habitants de Saragosse sont organisés en compagnies et reçoivent une instruction militaire. Plusieurs émissaires partent sillonner l'Aragon pour recruter des hommes qui défendent la ville. La presse enflamme les cœurs avec des discours patriotiques profondément contre-révolutionnaires. Palafox, excellent propagandiste, très bien secondé par le verbe efficace du Père Basilio Boggiero, nourrit les espoirs des civils en leur faisant croire qu'il est possible de faire face à l'armée française. « Votre patriotisme – ce sont ses mots –, votre loyauté et votre amour pour les saines doctrines dont vous avez hérité de vos ancêtres vous décidèrent à secouer le honteux esclavage que vous préparait le gouvernement français, qui, réglant sa conduite sur un machiavélisme horrible, aspirait à vous tromper, ainsi que toute l'Espagne, pour combler d'opprobre et de honte la nation la plus généreuse de la terre »<sup>14</sup>.
- 11 L'enthousiasme fut à son comble dans les jours qui suivirent. Les hommes affluaient, une activité fébrile était déployée dans la construction de défenses et dans la reconstruction institutionnelle par le biais de la convocation de Cortes aragonaises – composées de la noblesse, du clergé et des représentants des villes – destinées à sanctionner le caractère extraordinaire du pouvoir transféré à Palafox et par une junta de gouvernement où étaient représentées les principales institutions politiques et sociales<sup>15</sup>. L'ensemble paraissait former un environnement idyllique où se combinaient harmonieusement l'initiative d'un peuple et la prise en charge de la responsabilité par les élites sociales traditionnelles (la noblesse, le clergé, les militaires et quelques bourgeois).
- 12 Les défaites en chaîne, mentionnées plus haut, face aux armées françaises à Tudela, Mallén et Alagón convainquirent ceux qui étaient au fait des choses de la guerre qu'il était insensé d'attendre l'armée française à Saragosse et de risquer une défaite retentissante qui annihilerait les rares forces militaires dont on disposait. Ainsi, afin de préserver intacte sa force, Palafox quitta la ville avec les troupes et se retira jusqu'à Belchite.
- 13 Néanmoins, pour la population, qui avait intériorisé les discours diffusés au cours des semaines précédentes, les choses ne semblaient avoir changé en rien. L'enthousiasme et la peur étaient intacts ; enthousiasme face aux affirmations d'un possible succès et parce que la cause était légitime – « ne craignez rien, Aragonais, nous défendons la cause la plus juste qui ait jamais pu exister et nous sommes invincibles »<sup>16</sup> – ; peur, face à l'image féroce et sanguinaire de l'ennemi construite par la propagande qui avait forgé une vision redoutable des conséquences d'une victoire française. « Il n'est pas un seul Espagnol dont le cœur ne soit brisé en pensant que la dignité de sa Patrie, sa sainte Religion, ses habitudes, et ses biens allaient être la proie d'une armée de mercenaires ne connaissant que le vol et la perfidie [...]. Il est nécessaire de défendre avec une admirable énergie la Patrie ou alors toute la jeunesse, après avoir fait l'épreuve du mépris et des violences d'un ennemi, devra partir enchaînée dans le Nord, pour se battre et défendre l'opresseur de l'Europe »<sup>17</sup>. De plus, à l'inverse des soldats, eux ne pouvaient fuir nulle part. C'était leur ville ; là se trouvaient leur vie et leurs moyens de subsistance, là habitaient leurs familles. « Les paysans, affirme le baron Marbot, étaient les plus acharnés ! Entrés dans la ville avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs troupeaux, on avait assigné à chaque groupe le quartier ou la maison qu'il devait habiter, en jurant de le défendre ».<sup>18</sup> L'entrée

des Français dans la ville signifiait à leurs yeux la disparition de leur monde en même temps qu'elle les jetterait dans les bras d'un tyran étranger.

- 14 Les habitants de Saragosse firent face aux troupes françaises parce que tout ce qu'ils avaient vu et entendu durant des semaines leur disait qu'ils étaient directement impliqués dans l'affrontement, qu'ils ne pouvaient pas rester à l'écart. Sans quitter la ville, ils étaient obligés de combattre pour éviter que ne fondent sur eux tous les malheurs qu'on leur avait prédits. Le discours contre-révolutionnaire dominant était doublement mobilisateur : d'une part, il octroyait un rôle de premier ordre aux classes populaires et, d'autre part, il identifiait parfaitement l'ennemi comme un autre radicalement différent avec lequel aucun accord n'était possible. Le combat, tel qu'il se présentait, serait une lutte à mort. Pas de moyen terme entre la victoire et la mort. Ou, du moins, c'était la perspective des principaux instigateurs de la résistance, qui avait été relayée par la population.

## L'affrontement se dessine : le premier siège

- 15 À Saragosse, un choc brutal opposa deux combattants qui étaient convaincus de pouvoir s'imposer l'un à l'autre. Là se livra une bataille entre une machine de guerre impérialiste avec une forte volonté d'expansion et la résistance entêtée d'une population fortement endoctrinée. L'affrontement se déroula durant neuf mois pendant lesquels eurent lieu deux sièges de structure très différente<sup>19</sup>.
- 16 Au cours du premier, entre juin et août 1808, l'armée française dut faire face à une situation inattendue : devoir faire le siège d'une population qui, dépourvue de fortifications, opposait une résistance à leur avancée. Les troupes assiégeantes ne disposèrent pas des effectifs suffisants pour établir un siège complet, ce qui permit à la ville de recevoir des apports extérieurs en hommes, munitions et vivres. Finalement, la défaite de Bailén et la retraite de Madrid obligèrent à accélérer les dernières opérations sans pouvoir obtenir de reddition. Tout cela conduisit à lever le siège à la mi-août.
- 17 Pendant le premier siège, les actions eurent lieu, pour la plupart, en dehors du périmètre de la ville ; malgré cela, elles dessinèrent déjà les grandes lignes d'un affrontement caractérisé par la participation de la population civile à la lutte et par la violence aveugle des actions menées par les assiégeants. Les assauts furent préparés par plusieurs jours de bombardement intense pour démoraliser les défenseurs et réduire leur capacité de résistance. Le bombardement commença dès le 30 juin, depuis les positions de Torrero et de la Bernardona. Pendant les premières vingt-sept heures, 1.400 bombes et grenades s'abattirent sur la ville. « Les ouvrages ennemis perfectionnés – écrit le chroniqueur saragossain Agustín Alcaide, qui reflète la situation à la fin juillet 1808 –, de grands convois de munitions et de matériel de guerre ; tout ne présageait que désolation, ravages et mort. Lefebvre et Verdier, soutenus par sept batteries, de soixante pièces chacune et la plupart à portée de pistolet de nos faibles murs et remblais, considéraient notre perte inévitable »<sup>20</sup>. Le bombardement préalable à la dernière offensive du 4 août dura cinq jours. Les familles fuyaient la zone où se concentraient les tirs. « Le spectacle était infernal » affirme Alcaide<sup>21</sup>.
- 18 Les défenseurs utilisèrent toutes les armes à leur portée pour repousser les attaques. La ville entière se transforma en champ de bataille. Les rues furent bouchées par des barricades, les édifices percés de meurtrières et on tirait depuis les fenêtres et les toits.

Puisque toute la population combattait et qu'il n'y avait pas de points névralgiques – on put penser que la prise du Pilar supposerait la chute de Saragosse – le champ de bataille occupait bien toute la ville. « Tout était singulier et extraordinaire : certains dans les maisons, d'autres dans les rues. Avançant à un bout, fuyant à l'autre. Tout un chacun, sans ordre ni formation ni tactique, devait faire face au danger, d'où qu'il vienne. Français et Espagnols se retrouvaient mélangés, pêle-mêle. Peu de choses répondaient à un conseil ou à un ordre, l'éventualité commandait tout »<sup>22</sup>. Les difficultés pour briser la résistance sans occuper l'enceinte urbaine dans sa totalité étaient très grandes. La population elle-même constituant la force de la défense, quand, à la moitié de l'offensive d'août, la multitude tenta d'abandonner la ville par le pont en pierre qui enjambait l'Ebre vers le nord, le lieutenant des hussards, Luciano Tornos, ordonna de pointer le canon sur la ville et menaça de tirer si les gens ne retournaient pas d'où ils venaient<sup>23</sup>.

- 19 La propagande joua un rôle décisif, tant pour maintenir l'unité dans la défense que pour identifier l'ennemi et pour soutenir la volonté de le repousser. Palafox, qui revint deux semaines après l'assaut, quand il se rendit compte que la ville résistait, brilla dans cette œuvre de propagande, en commençant par un édit qui fut placardé dans les principaux lieux publics. L'ennemi y était clairement identifié : le « monstre qui règne sur la France, et qui a conçu l'inférieur projet de nous enlever nos légitimes souverains » avec son armée, ses « vils esclaves ». On le qualifiait de « cruel ennemi » qui « tenta par les plus horribles moyens l'incendie de vos maisons et l'anéantissement de votre ville ». Face au courage montré par les défenseurs, la retraite est présentée comme de la lâcheté ; en effet, ils « n'ont de courage que pour le vol et la cruauté ». Et, finalement on leur prédit la chance de ceux qui défendent une très noble cause : « Vous serez invincibles, et vous triompherez toujours de ceux qui ne s'appuient que sur la séduction, le mensonge et la mauvaise foi, car vous défendez votre religion, votre patrie et votre Roi. Le ciel protège visiblement vos armes, le Dieu des armées combat à votre tête, la Vierge, votre patronne, vous couvre de ses regards, [...]. Ne devez-vous pas espérer, avec de telles protections, de triompher de vos ennemis, de reconquérir la paix et la prospérité après lesquelles vous aspirez, lorsque vous aurez rempli vos devoirs sacrés envers la religion, le Roi et la patrie ? »<sup>24</sup>.
- 20 Dès la fin du premier siège, les bombardements et les explosions avaient provoqué d'énormes dégâts dans la ville. Les gravures commandées par Palafox aux peintres Gálvez et Brambila montrent déjà une Saragosse en ruines dont les édifices publics et religieux avaient subi d'importants dommages ; nombre d'entre eux n'étaient plus que des squelettes au milieu desquels déambulaient des personnages désorientés et en haillons<sup>25</sup>. La résistance populaire était devenue un mythe qui avait rapidement passé les frontières. « L'illustre Saragosse faisait l'objet de l'admiration universelle et ses défenseurs reproduisaient pour le souvenir, les uns les exploits singuliers qu'ils avaient réalisés, les autres, ceux dont ils avaient été témoins au plus fort du combat. [...] L'écho d'événements si brillants parvint jusqu'aux endroits les plus éloignés »<sup>26</sup>. La diffusion du récit des épisodes du premier siège allait nourrir l'énergie avec laquelle les combattants se dresseraient pendant le second siège<sup>27</sup>. Du côté des Espagnols, la retraite de l'armée assiégeante avait prouvé que leur résistance et leurs sacrifices avaient un sens, ce qui leur redonna confiance et les prépara à résister à un prochain siège. Du côté des Français, la célébrité de la résistance de Saragosse était devenue un exemple qui pouvait leur coûter cher si, à l'avenir, d'autres populations suivaient leurs traces et participaient à la lutte en s'opposant à l'avancée des armées. Il était nécessaire de mettre fin à un tel précédent, et

de le faire de façon dissuasive. Comme le déclara Napoléon lui-même, il fallait « donner un exemple qui retentisse dans toute l'Espagne »<sup>28</sup>.

## Le siège définitif : violence et destruction

- 21 Quand, à la fin décembre 1808, les troupes françaises revinrent prendre position devant Saragosse, les deux camps se montraient encore plus décidés. L'affrontement allait être terrible. La situation de départ était relativement différente. En plus des habitants, 30 000 soldats fuyant la récente défaite de Tudela avaient trouvé refuge dans l'enceinte de la ville. S'y ajoutaient 15 000 paysans et presque autant d'habitants enrôlés dans des milices civiles. Au total, la population se montait à quelque cent mille âmes. Face à eux se dressait une armée plus nombreuse, bien mieux préparée et plus expérimentée que celle des mois précédents. Cette fois, l'objectif était de parachever le siège et d'isoler complètement ses défenseurs de l'extérieur<sup>29</sup>.
- 22 Le premier mouvement consista à se rendre maître de la position élevée de Torrero d'où l'artillerie pouvait dominer toute la zone<sup>30</sup>. De là, elle commença à bombarder la ville. Puis le maréchal Moncey exigea la reddition, en expliquant que Saragosse était « hors d'état de vaincre les moyens que l'art de la guerre va réunir contre elle ; les laissant employer, sa ruine totale en serait une suite inévitable » ; il réclamait donc la capitulation qui servirait à « arrêter l'effusion de sang, préserver la belle ville de Saragosse, si intéressante par sa population, par sa fortune et par son commerce, des malheurs d'un siège »<sup>31</sup>. Palafox lui répondit, avec des mots qui soulignaient la nécessité d'être à la hauteur du mythe que la ville et lui-même incarnaient désormais : « Je ne sais pas capituler ; je ne sais pas me rendre ; quand je serai mort, nous en reparlerons »<sup>32</sup>. Les conditions dans lesquelles le second siège allait se dérouler étaient ainsi posées.
- 23 Assiéger la ville se révéla donc nécessaire. La première phase des opérations, celle de l'approche de l'enceinte urbaine, se passa lentement, mais de façon continue. Protégés par le feu des batteries installées à Torrero et à la Bernardona, les travaux avancèrent. Vers la fin du mois de janvier, les troupes impériales furent en mesure de donner l'assaut à l'enceinte urbaine. C'est alors que démarra un bombardement continu sur les points d'attaque. Les pires moments de l'assaut de Saragosse venaient de commencer. « À dater de ce moment, la mine, la sape et le bombardement ne cessèrent de poursuivre les assiégés. À ce triple moyen de destruction se joignirent bientôt les terribles effets d'une épidémie qui ravagea Saragosse. On ne sera point étonné que près de cent mille âmes aient été victimes de ces deux sièges, inouïs dans l'histoire. À mesure que nous prenions une maison, nous la trouvions pleine de cadavres. L'air en était empoisonné. Bon nombre d'entre nous n'y résistaient pas. Ce genre de guerre est ce qu'il y a de plus révoltant dans le métier des armes »<sup>33</sup>. Les défenseurs se montrèrent prêts à disputer chaque parcelle de rue et chaque édifice. La résistance se faisait maison par maison, des toits jusqu'aux caves. « Ils se défendent avec furie – affirme le baron Rogniat – de maison en maison, d'étages en étages, de chambres en chambres ; ils bravent les explosions des mines qui les engloutissent, et ils n'abandonnent enfin les ruines de leur malheureuse ville que lorsqu'elles ne sont plus qu'un cimetière »<sup>34</sup>. Quand les édifices n'étaient plus que des ruines, on goudronnait les madriers, portes et fenêtres et on les incendiait pour que le feu, tant qu'il était vif, empêche toute avancée<sup>35</sup>. Palafox profitait au maximum des ressources que lui fournissait la propagande – journaux, fausses nouvelles, annonces publiques – pour maintenir le moral des défenseurs, en les combinant avec des mesures



de répression visant à châtier la dissidence et la trahison. Au moment où l'assaut allait être donné, il eut de nouveau recours à la mobilisation populaire : « Citoyens de Saragosse : [...] Que les faibles efforts iniques de l'ennemi de notre Sainte Religion et de notre roi ne vous effraient pas. Avec le pouvoir de Dieu, nous ne craignons rien. Avec la protection de notre Mère et Patronne qui nous protège visiblement, ignorons les insultes des agents du Gouvernement Français qui nous poursuit et nous égare par tous les moyens. Il n'y a que le courage pour vaincre. Il suffit de naître à Saragosse pour être courageux, il suffit de se battre à l'abri de nos murs que vous parachèverez bientôt pour gagner les lauriers de l'immortalité »<sup>36</sup>.

- 24 Le maréchal Lannes prit en charge les opérations le 22 janvier, quand les troupes assiégeantes allaient donner l'assaut au périmètre de la ville<sup>37</sup>. Il comprit très rapidement qu'il serait impossible d'avancer en surface sans essuyer d'énormes pertes. L'assaut fut donné presque simultanément au couvent de Santa Engracia et dans le quartier de La Magdalena. Les sapeurs devinrent l'arme principale. Ils creusaient pour enterrer des charges explosives afin de faire sauter les édifices où ils rencontraient de la résistance. « On travailla immédiatement à la conquête des maisons – écrivait Daude[b]ard de Férussac – mais pour y parvenir il fallait les miner et les faire exploser les uns après les autres, abattre les murs et progresser ainsi sur les décombres, pour gagner un jour cinq ou six maisons et, le lendemain, un couvent ou une église. Au milieu des mines, des rues ont été ouvertes pour transporter pièces d'artillerie et munitions ; enfin, on a établi des batteries dans les rues et sur les ruines des édifices. C'est là une façon totalement nouvelle de prendre les places »<sup>38</sup>. Des pâtés de maisons entiers se volatilèrent sous l'effet des mines. Il fallut trois mille livres de poudre pour faire exploser un couvent comme celui de San Francisco. Quand la fumée et la poussière de l'explosion se furent dissipées « les ruines et tout ce district offraient un spectacle formidable : des corps mutilés, des membres éparpillés ici et là, des traces de sang, du matériel militaire, des balles, des éclats de bombes, des sacs et des planches, du feu, de la fumée, des cris, des échanges de coups de feu, l'inquiétude et, en fait, tous les objets de la plus funeste et terrible désolation »<sup>39</sup>.
- 25 Avec la destruction de tous les moulins à farine de la ville, les conditions de vie des assiégés empirèrent. De plus, une épidémie de typhus se propagea à l'intérieur des murs de la ville<sup>40</sup>. Progressivement, la situation devint insoutenable. « De nombreuses familles privées du strict nécessaire, une multitude de blessés étendus dans les souterrains, certains obligés d'effectuer les tâches les plus dures, attendant tous que nous tombe sur la tête l'un des innombrables morceaux qui se détachaient du ciel vers les rues et à l'intérieur des bâtiments. Voilà l'état dans lequel nous nous trouvons »<sup>41</sup>. Les bombardements, les incendies, le manque de nourriture et l'épidémie cernaient les habitants de Saragosse. En réalité, à ce moment-là, la maladie commençait à causer plus de morts que les armes.
- 26 À la mi-février, les assaillants avaient atteint la principale artère de la ville, le Coso, ne laissant derrière eux qu'un paysage désolé de ruines. Lannes ignorait quand cet enfer pourrait prendre fin. Néanmoins, pour les défenseurs, la situation devint intenable. Le coup de grâce, qui provoqua la fin du siège, fut porté par la prise de l'Arrabal, le quartier situé de l'autre côté du fleuve qui protégeait l'accès au pont médiéval. Le 19, alors que Palafox était malade, la junte demanda à capituler<sup>42</sup>. Le coût des deux sièges avait été terrible. Le chiffre avancé par l'officier du génie Belmas est de 53 813 morts espagnols, dont la moitié était des paysans réfugiés<sup>43</sup>. La ville était détruite moralement et

matériellement. « Quand nous pénétrâmes après sa chute, dans cette cité désolée, affirme Billon, les morts faisaient sentinelles aux portes. Ce n'était qu'une affreuse nécropole, qu'un hideux charnier où régnaient un silence de mort, la famine et la peste, tout ce que la guerre a de plus effroyable en ses horreurs »<sup>44</sup>. « Effectivement – affirme Agustín Alcaide –, la ville présentait un tableau des plus épouvantables et terribles. A chaque pas, la vue butait sur des cadavres, des animaux morts et des squelettes. Les rues étaient immondes, un peu partout encombrées de poutres, de retranchements et de parapets. Une pâleur lugubre couvrait ceux qui étaient encore en vie, accablés par tout le poids de la douleur. La plupart semblaient surpris, comme s'ils voyaient la mort sur le point de tendre ses bras décharnés pour emporter sa victime. Ils craignaient tous de suivre leurs si innombrables compatriotes qui gisaient dans les sépulcres, sans même l'espoir d'obtenir cette triste consolation, puisqu'il n'y avait personne pour les sortir des maisons, ni les enlever des parvis des temples où ils étaient nus. Savoir que les Français avaient pris possession de Saragosse emplît les esprits affligés et effrayés d'une telle amertume que la mortalité la plus horrible survint après ». Et le chroniqueur Agustín Alcaide conclut en disant : « La belle Saragosse n'était plus qu'un vaste cimetière, ses rues et ses places n'offraient plus que des cadavres, des os, des spectres ambulants, des cris et des gémissements nés de la faim et du désespoir ; parce qu'au vu du résultat de tant de sacrifices, le joug de l'esclavage devenait plus dur et plus pesant »<sup>45</sup>. Les choses ne s'arrêtèrent pas là. Dans les jours qui suivirent, deux des ecclésiastiques qui s'étaient le plus distingués dans la défense, les pères Basilio Boggiero et Santiago Sas, furent fusillés et leurs corps lancés dans le fleuve.

- 27 La résistance de Saragosse avait retardé de plusieurs mois l'avancée des Français, permettant la formation, à Valence, d'une grande armée qui allait mettre en échec les troupes françaises près de Saragosse, dans le Bas Aragon, à la fin du mois de mai.
- 28 Quand les guerres deviennent populaires, la violence touche la société toute entière. Dans ce cas, la société toute entière devient armée, mais elle devient aussi victime. En cas de triomphe, celui-ci est vécu comme quelque chose de collectif, mais quand la défaite est au bout, c'est l'ensemble de la société qui en subit les conséquences. Pourtant, en réalité, quand le champ de bataille s'élargit et s'étend à tout le territoire et à tous les hommes qui l'habitent, la défaite se dilue et n'est jamais définitive. C'est pour cela que l'intendant de la ville avait sans doute un peu raison quand il déclarait dans ses mémoires, à propos du siège, que, dans cet affrontement, il n'y avait d'autre solution que la mort ou la victoire.

## Conclusions

- 29 Pour conclure, je récapitulerai quelques-unes des idées qui se dégagent de l'affrontement qui eut lieu à Saragosse et de la violence qui se déclina autour des deux sièges.
1. À Saragosse eut lieu un choc entre une machine guerrière mue par une logique européenne et une population fortement endoctrinée. L'armée napoléonienne était peu préparée à comprendre les particularités régionales ou locales, et elle ne prit en compte ni la force qu'avaient les partisans de Ferdinand dans cette ville, ni le poids spécifique qu'avait acquis cette capitale après l'occupation française de Madrid et de Barcelone.
  2. La résistance s'articula autour des secteurs dominants et des institutions locales de l'Ancien Régime. Ce fut une erreur de considérer que la destruction de la monarchie supposait également l'effondrement institutionnel du pays et la paralysie de la société. Cette analyse, valable pour un État centralisé, pouvait difficilement s'appliquer à l'Espagne de 1808. La

réaction s'appuya sur de vieilles structures qui ne dépendaient organiquement pas de la monarchie des Bourbons – l'Église, la noblesse et les *labradores* – et sur les quelques restes du naufrage – militaires et gardes.

3. Les mécanismes de persuasion utilisés par les Français échouèrent. Ni en menaçant d'employer la force, ni en contrôlant les principaux médias écrits, ils ne parvinrent à maîtriser l'opinion publique à Saragosse. L'Église, non seulement comme groupe d'intérêt mais aussi en tant que relais général des messages de la société, se révéla être un mécanisme d'une immense efficacité pour instaurer une opinion qui touchait toutes les strates de la ville, depuis les groupes dirigeants jusqu'au plus humble des habitants des bas quartiers.
4. Une fois que l'affrontement parut inévitable, les assaillants optèrent pour minimiser le nombre de pertes provoquées par la prise de la ville. Il fut donc décidé de miner la résistance par le blocus et le bombardement. La population civile qui était restée en ville subit le même sort que les troupes qui y avaient trouvé refuge. C'était une guerre totale, où il était impossible de différencier les combattants de la population civile. Tous les individus qui se trouvaient en ville allaient subir le même sort.
5. À l'intérieur de la ville, c'est précisément la menace extérieure qui souda les groupes et permit l'avènement de la réaction. À Saragosse a lieu la reconstruction d'une identité sociale qui était menacée et que représentait la triade Religion, Roi et Patrie ; des grands mots qui touchaient à l'essentiel, toute une vision locale du monde, des termes qui constituèrent la base d'une mobilisation existentielle. Ce qui était en jeu n'était pas une bataille. La défense de la ville avait une dimension tout autre, c'était la défense des choses essentielles de la vie, de la société et du monde tel qu'on le concevait jusque-là.
6. Le succès de la mobilisation sociale, qui repousse la première attaque française contre la ville, conforta des habitants déjà très décidés et fit basculer Saragosse du côté du surnaturel. Ce n'est pas une argumentation révolutionnaire qui surgit de ce triomphe partiel mais un raisonnement d'Ancien Régime : les habitants de Saragosse jouissent de la protection divine, par l'intermédiaire de la Vierge du Pilar. Cette analyse providentialiste fut fortement renforcée par la levée du premier siège. Les causes divines ne se négocient pas, elles se gagnent. Un nouvel épisode de résistance était inévitable.
7. Librement interprété, le récit des événements de Saragosse parcourut toute l'Europe et parvint de l'autre côté de l'Atlantique, constituant un jalon dans la résistance populaire contre les troupes impériales. En ce sens, les instructions de Napoléon étaient claires : il fallait non seulement prendre la ville mais aussi détruire le mythe qui avait été créé. La victoire devait être écrasante. C'était la mise en scène de la soumission des peuples à la force de l'armée.
8. En définitive, à Saragosse se heurtèrent dans toute leur violence deux partis aveugles, mus par des raisons très éloignées de l'endroit où ils se trouvaient. La logique de contrôle continental de Napoléon, d'une part, justifiait qu'il faille mettre fin à la résistance de Saragosse, presque à n'importe quel prix. D'autre part, la logique de la cause patriotique, qui reposait sur des éléments locaux, puisait à une idée de la société représentée par le roi, à un concept de l'ordre représenté par la religion. La violence qui en résulta fut la conséquence de l'affrontement entre ces deux visions exclusives.

## NOTES

1. « Llegaron los días 3 de Agosto y sucesivos ; llovían bombas sobre el Hospital donde estaban los heridos, enfermos y los niños expósitos, y a donde el Enemigo dirigía sus tiros ; todos corrían presurosos á salvarlos con igual constancia, igual valor y patriotismo ; veían muchos arder sus casas y ser saqueadas por los Enemigos ; se veían todos faltos de víveres y aun de pólvora, toda privación les era llevadera, jamás perdieron sus esperanzas ni su corazón anhelaba otra cosa que la muerte ó la victoria. Los que siendo ricos se miraban ya reducidos á el solo vestido que tenían puesto, y el fusil con que defendían su Patria se vanagloriaban de ello ; los menos acomodados se olvidaban de sí mismos y de la subsistencia futura de sus inocentes hijos, y solo pensaban en la venganza. Pocos exemplos presenta ni presentara el mundo de este maravilloso heroísmo ».  
« Relato sintético del Intendente de los acontecimientos del primer asedio de Zaragoza », Augusto C. de SANTIAGO GADEA, *El intendente del primer sitio de Zaragoza Calbo de Rozas, otros soldados y patriotas. Apuntes históricos, 1808-1814. La administración militar en la Guerra de la Independencia*, Madrid, Hijos de Tello, 1909, p. 146.
2. Jacques Vital BELMAS, *Journaux des sièges faits ou soutenus par les Français dans la péninsule, de 1807 à 1814 ; rédigés, d'après les ordres du gouvernement, sur les documents existant aux archives de la guerre et au dépôt des fortifications*, Paris, Firmin Didot Frères et Cie, 1836, t. I, préface, p. V.
3. François-Frédéric BILLON (Capitaine), *Souvenirs 1804-1815*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2006, p. 106.
4. Juan PRIEGO LÓPEZ, *Guerra de la independencia 1808-1814. Volumen primero. Antecedentes y preliminares*, Madrid, Librería Editorial San Martín, 1972, p. 43-45 et Jean-Claude LORBLANCHÈS, *Napoléon. Le faux pas espagnol*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 46-47.
5. Sur la Guerre d'Indépendance espagnole, José María QUEIPO DE LLANO, conde de Toreno, *Historia del levantamiento, guerra y revolución de España*, Madrid, Imprenta del diario, 1839, 3 vols. ; José GÓMEZ DE ARTECHE, *Guerra de la Independencia. Historia militar de España de 1808 a 1814*, Madrid, Imprenta y Litografía del Depósito de Guerra, 1868-1893 ; l'ouvrage de Miguel ARTOLA, *La España de Fernando VII. La guerra de la Independencia y los orígenes del constitucionalismo*, Madrid, Espasa-Calpe, 1968. Parmi les oeuvres les plus récentes, il convient de citer : Charles ESDAILE, *La guerra de la independencia, una nueva historia*, Madrid, Crítica, 2003 ; Ronald FRASER, *Maldita guerra de España. Historia social de la Guerra de la Independencia. 1808-1814*, Barcelona, Crítica, 2006 ; José Manuel CUENCA TORIBIO, *La Guerra de la Independencia : un conflicto decisivo (1808-1814)*, Madrid, Encuentro, 2006 ; Ricardo GARCÍA CÁRCCEL, *El sueño de la nación indomable. Los mitos de la guerra de la Independencia*, Madrid, Temas de Hoy, 2007 ; Antonio MOLINER PRADA (ed.), *La guerra de la Independencia*, Barcelona, Nabla ediciones, 2007 ; José Gregorio CAYUELA FERNÁNDEZ, José Ángel GALLEGU PALOMARES, *La guerra de la Independencia. Historia bélica, pueblo y nación en España (1808-1814)*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 2008 ; Richard HOCQUELLET, *Resistencia y revolución durante la Guerra de la Independencia. Del levantamiento patriótico a la soberanía nacional*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza ; Emilio de DIEGO, *España, el infierno de Napoleón. 1808-1814. Una historia de la guerra de la Independencia*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2008.
6. Les principales études sur le conflit à Saragosse sont : Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios que pusieron a Zaragoza en los años de 1808 y 1809 las tropas de Napoleón*, Madrid, Imprenta de D. M. de Burgos, 1831, 3 vols. ; Herminio LAFOZ, *Zaragoza, 1808. Revolución y guerra*, Zaragoza, Cominter, 2006. La source directe la plus systématique est Faustino CASAMAYOR, *Años políticos e*

históricos de las cosas más particulares ocurridas en la Imperial, Augusta y Siempre Heroica Ciudad de Zaragoza. 1808-1809, Zaragoza, Editorial Comunitar-Institución « Fernando el Católico », 2008.

7. Nous avons étudié le processus politico-social qu'a vécu la ville au cours de ces journées dans plusieurs articles : Pedro RÚJULA, « Lucha por el poder y resistencia en la Zaragoza de 1808 », *Jerónimo Zurita*, numéro monographique « Aproximaciones a la Guerra de la Independencia », n.º 83, 2008, p. 29-44 et « Los antecedentes del levantamiento zaragozano de 1808 », *Los Sitios de Zaragoza*, Zaragoza, Fundación 2008, 2009, pp. 47-56.

8. Jacques Vital BELMAS, *Journaux des sièges faits ou soutenus par les Français dans la péninsule...*, op. cit., t. II, p. 21.

9. *Ibidem*, p. 24.

10. Pedro RÚJULA, « El Motín de Aranjuez como catalizador de las tensiones políticas en Aragón », dans *Bicentenario del Motín y la Junta Central Suprema*, Madrid, Ministerio de Cultura-Ayuntamiento de Aranjuez, 2010, p. 41-48.

11. Sur la participation des labradors aux sièges, voir Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios que pusieron a Zaragoza en los años de 1808 y 1809 las tropas de Napoleón*, op. cit., vol. I, p. 224.

12. Faustino CASAMAYOR, *Años políticos e históricos... 1808-1809*, op. cit., p. 32-54.

13. Herminio LAFOZ, *José de Palafox y su tiempo*, Zaragoza, Diputación General de Aragón, 1992 et *El general Palafox, héroe de la guerra de la Independencia*, Zaragoza, Delsan, 2006. Voir également José de PALAFOX, *Memorias*, Zaragoza, Comunitar, 2007.

14. « Vuestro patriotismo, vuestra lealtad y vuestro amor a las sanas costumbres que habéis heredado de vuestros mayores, os decidieron a sacudir la vergonzosa esclavitud que os preparaban a sedición y las falsas promesas del Gobierno francés, que reglando su conducta por un maquiavelismo horroroso, solo aspira a engañarnos, como a todo España, para llenar de oprobio y de vergüenza la Nación más generosa del Orbe », « Bando » de José de Palafox, Zaragoza, 7 de junio de 1808. *Gaceta de Zaragoza*, 7 de junio de 1808. La traduction est celle que propose Jacques-Vital BELMAS dans *Journaux des sièges faits...*, op. cit., t. I, p. 82

15. Antonio PEIRÓ, *Las Cortes Aragonesas de 1808. Pervivencias forales y revolución popular*, Zaragoza, Cortes de Aragón, 1985, en particulier p. 99-103.

16. « No temais aragoneses, defendémos la causa más justa que jamás pudo presentarse y somos invencibles » dans « Manifiesto » de Palafox, Saragosse, 31 mai 1808. Herminio LAFOZ, *Manifiestos y bandos de la Guerra de la Independencia en Aragón. 1. Los sitios de Zaragoza (1808-1809)*, Zaragoza, Comunitar, 2005, p. 43.

17. « No hay un solo Español cuyo corazón no esté despedazado al pensar que la dignidad de su Patria, su santa Religión, sus costumbres, y sus propiedades serían la presa de un ejército de mercenarios que han aprendido solo el robo y la perfidia [...]. Es preciso defender con una admirable energía la Patria, o toda la juventud, después de experimentar desprecios y violencias de un enemigo tendría que ir encadenada al Norte a pelear en defensa del opresor de la Europa » dans « Bando » de Palafox, Zaragoza, 7 de junio de 1808. *Gaceta de Zaragoza*, martes 7 de junio de 1808.

18. Général baron de MARBOT, *Mémoires*, Paris, Plon, 1891, vol. II, p. 99.

19. Pedro RÚJULA, « Los años de los Sitios », dans Faustino, Casamayor, *Años políticos e históricos... 1808-1809*, op. cit., p. IX-LVIII.

20. « Las obras enemigas perfeccionadas – escribe el cronista zaragozano Agustín Alcaide, reflejando la situación a finales de julio de 1808 – ; grandes convoyes de municiones y pertrechos de guerra. Todo presagiaba la desolación, el estrago y la muerte. Lefebvre y Verdier, afianzados con siete baterías, y en ellas sesenta piezas, la mayor parte a tiro de pistola de nuestras débiles tapias y terraplenes, contaban como inevitable nuestra ruina » dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. I, p. 197. Sur le bombardement de ces jours-là et ses effets sur la population, p. 199.

21. Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. I, p. 199.
22. « Todo era singular y extraordinario : unos por las casas, otros por las calles. En un extremo avanzando, en otro huyendo. Cada cual sin orden, formación ni táctica, tenía que hacer frente donde quiera le acometía el riesgo. Franceses y españoles andaban mezclados y revueltos. Rara cosa se hacía por consejo u orden, y todo lo gobernaba el acaso » dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. I, p. 219-220.
23. Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. I, p. 207-208.
24. Proclamation de José de Palafox, Saragosse, 1 juillet 1808. Herminio LAFOZ, *Manifiestos y bandos...*, op. cit., p. 58.
25. Un ouvrage vient de paraître, qui analyse avec force détails les éléments et caractéristiques de cette oeuvre. Rafael CONTENTO MÁRQUEZ, *Las ruinas de Zaragoza de Gálvez y Brambila*, Zaragoza, Institución « Fernando el Católico », 2010.
26. « El objeto de la admiración universal era la ínclita Zaragoza ; y sus defensores reproducían a la memoria, unos, las proezas singulares que habían ejecutado, otros, las que habían visto practicar mezclados en lo más rudo de las lides. [...] Llegó a lo más remoto el eco de tan brillantes acontecimientos » dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. II, p. 6.
27. Louis-François LEJEUNE (Général), *Los Sitios de Zaragoza* [1840], Zaragoza, Institución « Fernando el Católico », edición de Pedro Rújula, p. 39 et Antoine Lauret Apollinaire FÉE, *Recuerdos de la guerra de España, llamada de la Independencia 1809-1813* [1856], Madrid, Ministerio de Defensa, 2007, p. 206.
28. « Observations sur les affaires d'Espagne », Saint-Cloud, 21 août 1808, *La Correspondance de Napoléon Ier*, [http ://www.histoire-empire.org/correspondance\\_de\\_napoleon/1808/aout\\_02.htm](http://www.histoire-empire.org/correspondance_de_napoleon/1808/aout_02.htm)
29. José Antonio PÉREZ FRANCÉS, *Zaragoza 1808-1809. La defensa exterior*, Zaragoza, Asociación Cultural « Los Sitios de Zaragoza », 2008, p. 61-62.
30. Manuel CAVALLERO, *Défense de Saragosse ou relation des deux sièges soutenus par cette ville en 1808 et 1809*, Paris, Magimel, 1815, p. 89.
31. Cité dans Jacques Vital BELMAS, *Journaux des sièges faits...*, op. cit., t. II, p. 352-353.
32. Cité dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. II, p. 61.
33. Capitaine François-Frédéric BILLON, *Souvenirs 1804-1815*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2006, p. 100.
34. Baron ROGNIAT, *Relation des sièges de Saragosse et de Tortose par les Français, dans la dernière guerre d'Espagne*, Paris, Magimel, 1814, p. III.
35. Louis-François LEJEUNE (Général), *Sièges de Saragosse. Histoire et peinture des événements qui ont eu lieu dans cette ville ouverte pendant les deux sièges qu'elle a soutenus en 1808 et 1809*, Paris, Firmin Didot Frères, 1840, p. 128-129.
36. « Ciudadanos de Zaragoza : [...] No os aterren los débiles e inicuos esfuerzos del enemigo de nuestra Santa Religión y nuestro Rey. Con el poder de Dios nada temamos. Con la protección de nuestra Madre y Patrona que visiblemente nos protege despreciamos las invectivas de los agentes del Gobierno Francés, que por todos modos nos busca y alucina. No hay más que el valor para vencer. Basta nacer en Zaragoza para ser valiente, basta pelear al abrigo de sus muros que pronto perfeccionareis para ganar el lauro de la inmortalidad » dans José de Palafox, « Ciudadanos de Zaragoza », Zaragoza, 22 de enero de 1809. Herminio LAFOZ, *Manifiestos y bandos...*, op. cit., p. 101.
37. Jean-Claude DAMAMME, *Lannes, maréchal d'Empire*, Paris, Payot, 1999 et André LAFFARGUE, *Jean Lannes, Maréchal de France, duc de Montebello*, Auch, imp. Th. Bouquet, 1975.
38. « Trabajose enseguida en la conquista de las casa, pero para llegar a esto era preciso minarlas y hacerlas volar unas después de otras, romper las paredes y avanzar así sobre sus escombros, ganando un día cinco o seis casas, al otro un convento o una iglesia. Se han abierto en medio de las minas calles interiores para transportar las piezas y municiones ; en fin, se han establecido baterías en las calles y sobre las ruinas de los edificios. Es esta una forma completamente nueva

de tomar las plazas » dans J. DAUDEVARD DE FERUSSAC, *Diario histórico de los Sitios de Zaragoza*, Zaragoza, Librería de Cecilio Gasca, 1908, p. 32-33. La traduction française a été effectuée à partir de cette édition espagnole de l'oeuvre, l'original n'ayant pu être consulté.

39. « la escena que presentaban las ruinas y todo aquel distrito era formidable : cuerpos mutilados, miembros esparcidos acá y acullá, rastros de sangre, pertrechos militares, balas, cascos de bombas, sacas y tablones, fuego, humo, clamores, tiroteo, alarmas, y en fin do quiera todos los objetos de la más funesta y tremenda desolación » dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. II, p. 187.

40. Luis Alfonso ARCARAZO, *La asistencia sanitaria en Zaragoza durante la Guerra de la Independencia (1808-1814)*, Asociación cultural « Los Sitios de Zaragoza »-Institución « Fernando el Católico », p. 190-194.

41. « Faltas muchas familias de lo necesario, tendidos infinitos enfermos por los subterráneos, compelidos otros a desempeñar las más rudas fatigas, esperando todos llegase a caer sobre nuestras cabezas un trozo de los infinitos que se desgajaban en el aire por las calles, y dentro de los edificios. Tal era el estado en que nos veíamos ». Cité dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. II, p. 116.

42. Mariano de PANO Y RUATA, *La condesa de Bureta D.<sup>a</sup> María Consolación de Azlor y Villavicencio y el regente don Pedro M.<sup>a</sup> Ric y Monserrat. Episodios y documentos de los Sitios de Zaragoza*, Zaragoza, Mariano Escar, 1908, p. 285-301.

43. Agustín Alcaide estime le nombre de prisonniers entre 10 et 12.000 hommes. Le reste aurait été victime de l'épidémie. Agustín, ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. II, p. 221.

44. Capitaine François-Frédéric BILLON, *Souvenirs 1804-1815*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2006, p. 107.

45. « Efectivamente, el cuadro que presentaba esta ciudad era el más espantoso y terrible. A cada paso tropezaba la vista con cadáveres, animales muertos y espectros. Las calles estaban inmundas, y en muchas partes embarazadas con vigas, cortaduras y parapetos. Los aspectos de los que habían quedado con vida estaban cubiertos de una lúgubre palidez, y de todo el peso del dolor. La mayor parte aparecían asombrados, y como quien ve la muerte preparada a tender sus descarnados brazos para arrebatar la víctima. Todos temían seguir a tantos y tan innumerables compatriotas como yacían en los sepulcros, y sin esperanza de conseguir este triste consuelo, porque ni había quien los extrajese de las casas, ni quien los moviese de los atrios de los templos donde permanecían desnudos. La nueva de que estaban posesionados los franceses de Zaragoza cubrió los afligidos y apocados ánimos de tal amargura, que sobrevino después la más horrorosa mortandad » puis « La hermosa Zaragoza no era más que un vasto cementerio, pues no presentaba por sus calles y plazas sino cadáveres, huesos, espectros ambulantes y ayes y gemidos que exhalaba el hambre y la desesperación ; porque al ver el resultado de tantos sacrificios, se hacía más duro y pesado el funesto yugo de la esclavitud » dans Agustín ALCAIDE IBIECA, *Historia de los dos sitios...*, op. cit., vol. II, p. 221-222.

---

## RÉSUMÉS

Le 24 mai 1808, la population de Saragosse prend le contrôle du gouvernement de la ville. En quelques jours, le jeune José de Palafox parvient à galvaniser la population et à la préparer pour la défense. Contre toute attente, ils réussissent à parer l'attaque et obligent les troupes

impériales à faire le siège. A partir de ce moment-là la défense sera menée principalement par des civils. Le mythe d'un peuple en armes prendra forme à la mi-août, quand cet effort trouvera sa récompense dans la retraite des Français.

Quand, en décembre de la même année, les troupes françaises reviennent, l'affrontement avec la ville sera brutal. Il opposera ceux qui s'obstinaient à croire qu'ils pouvaient vaincre une armée organisée, aguerrie et bien équipée, à ceux qui avaient besoin d'annihiler le mythe de la résistance civile pour s'épargner d'autres épisodes de résistance. Le déchaînement de violence et les innombrables victimes causées par la prise de la ville ont fait de Saragosse, pour reprendre les termes du capitaine Billon, « le plus meurtrier de tous les sièges qui ont eu lieu dans l'histoire ».

In 1808 Saragossa, before the arrival of the imperial troops, there had been a wide process of ideologization and mobilization of the population. Armed civilians, supported by some military men, decided to defend their city with their lives. Their success in the first Siege provoked a brutal clash in the second one: the imperial army had to destroy Saragossa's myth of resistance, and the defenders had to live up to it. The slow advance on a city in ruins and plagued by illness left more than 50 000 dead.

## INDEX

**Mots-clés** : violence, siège, contre-révolution, peuple en armes, clergé

## AUTEURS

**PEDRO RÚJULA**

Universidad de Zaragoza

rujula@unizar.es